

## AGNIESZKA LOSKA

Université de Silésie

### La maternité : le temps de la (non)solitude des mères dans *Un heureux événement* (2005) d'Éliette Abécassis et *Fièvre de lait* (2020) de Yasmina Behagle

**D**ès qu'une femme tombe enceinte, il semble qu'elle n'est plus seule. Lors de sa grossesse, elle partage son corps avec un être qui grandit en elle pendant neuf mois, vivant une expérience unique qui redéfinit son rapport à elle-même et au monde qui l'entoure. Peut-elle alors ressentir la solitude ou des sentiments ambivalents dans ce contexte d'accomplissement biologique et social ? Camille Froidevaux-Metterie souligne avec acuité que, pour la société contemporaine, « dans le processus de gestation, c'est la femme enceinte en tant que personne qui se dissout pour ne laisser subsister que la fonction qu'elle est en train de remplir »<sup>1</sup>. Cette vision de la femme enceinte tend à ignorer ses émotions et, par extension, sa subjectivité, car « on suppose qu'elle éprouve nécessairement joie et épanouissement [...]. En un mot, on ne considère plus le sujet qu'elle continue pourtant d'être, un sujet animé d'émotions ambivalentes et de sentiments pas toujours "conformes", un sujet capable de penser sa propre condition et de choisir les modalités de sa grossesse »<sup>2</sup>.

---

1 C. Froidevaux-Metterie, *Un si gros ventre. Expériences vécues du corps enceint*, Paris, Stock, 2023, p. 140.

2 *Ibidem*.

Même après l'accouchement, la mère et son nourrisson sont perçus comme une entité indissociable. De plus, il est attendu de la femme qu'elle se consacre presque entièrement aux besoins de ce dernier. Dans ces conditions, peut-on véritablement évoquer la solitude de la femme-mère ? Georges Minois remarque que, même si la solitude est associée à « un isolement physique, le fait d'être à l'écart, séparé des autres »<sup>3</sup>, elle est avant tout un sentiment qui « ne signifie pas nécessairement le fait de vivre seul. On peut être solitaire au sein de sa famille ou de la foule »<sup>4</sup>. Ainsi, les femmes-mères peuvent éprouver une profonde solitude, malgré la proximité physique de leur enfant ou de leurs proches.

La question de cette solitude maternelle émerge au fil de la lecture de deux romans français contemporains qui traitent de l'expérience vécue de la maternité : *Un heureux événement* (2005) d'Éliette Abécassis<sup>5</sup> et *Fièvre de lait* (2020) de Yasmina Behagle<sup>6</sup>. Dans leurs

---

3 G. Minois, *Histoire de la solitude et des solitaires*, Paris, Fayard, 2013, loc. 213.

4 *Ibidem*, loc. 228.

5 Éliette Abécassis est une écrivaine française née en 1969 dans une famille juive orthodoxe marocaine. Dans ses romans, il est presque toujours possible de retrouver des inspirations autobiographiques et des éléments de sa propre vie. Bien que sa première œuvre publiée, *Qumran* (1996), soit un roman policier métaphysique, on y observe des inspirations provenant de ses origines juives. *Un heureux événement* (2005), qui traite de la maternité, ou *Instagrammable* (2021), qui présente le monde des camarades de sa fille adolescente, s'inspirent fortement de son expérience personnelle et de ses propres observations. De la même manière, *Une affaire conjugale* (2010) et *Et te voici permise à tout homme* (2011) évoquent un divorce difficile qu'elle a elle-même vécu.

6 Yasmina Behagle est une écrivaine française née en 1992. Dans ses romans, elle s'attache à exposer les absurdités et la dégénérescence présentes dans les relations familiales et sociales. *Fièvre de lait* (2020), son premier roman, aborde la thématique de la maternité et, à travers sa protagoniste, cherche à mettre en lumière la condition et la

romans, les autrices tentent de rompre avec l'image idéalisée de la maternité. En décrivant la grossesse, l'accouchement et le post-partum de leurs protagonistes, elles mettent en lumière non seulement la solitude de la femme-mère, mais aussi ses émotions difficiles et souvent réprimées : la peur, la souffrance et l'ambivalence maternelle.

De prime abord, ces deux romans semblent raconter des histoires maternelles différentes. *Un heureux événement* se concentre principalement sur la grossesse désirée de Barbara, puis sur ses premiers mois avec le nouveau-né. Avant de devenir mère, la protagoniste mène une vie *quasi* parfaite : elle s'épanouit professionnellement et vit en couple avec Nicolas qu'elle aime profondément. Cependant, lorsque la grossesse et le post-partum bouleversent tous ses rêves et ses attentes, elle se retrouve confrontée à des émotions inattendues et doit redéfinir son rapport à la maternité.

Delphine, la protagoniste de *Fièvre de lait*, contrairement à Barbara, a échoué dans sa vie professionnelle et personnelle. Sans baccalauréat, elle travaille comme vendeuse dans une boutique de vêtements et mène une vie médiocre. De plus, elle vient de rompre avec son petit ami, Grégory. Lorsqu'elle tombe enceinte d'un inconnu, elle tente de combler sa solitude, palpable dès le début du roman, par le biais de la maternité. Privée d'une figure maternelle dans sa propre vie – elle n'a presque aucun contact avec sa mère, qui l'a négligée pendant son enfance –, elle s'efforce de devenir une bonne mère tout en étant submergée par un flot d'émotions contradictoires qui la conduisent vers une psychose puerpérale.

Bien que les écrivaines présentent des femmes-mères aux vies distinctes, nous remarquons que, dès qu'elles tombent enceintes, elles sont envahies non

seulement par des émotions ambiguës mais aussi par une solitude profondément liée à leur maternité. C'est précisément cette solitude qui, en fin de compte, les rapproche.

Dans notre article, nous tenterons de caractériser, dans une perspective du féminisme phénoménologique, la solitude des protagonistes d'Abécassis et de Behagle. Nous en examinerons l'origine et les traits caractéristiques, tout en démontrant comment elle affecte la vie des femmes-mères et à quel point elle est associée au corps féminin. Pour ce faire, en nous appuyant sur des études de Camille Froidevaux-Metterie, nous explorerons trois nœuds phénoménologiques<sup>7</sup> de la vie féminine liés à la maternité : la grossesse, l'accouchement et le post-partum.

### *La grossesse*

Étant « naturellement le moment d'un état psychique singulier »<sup>8</sup>, la grossesse constitue le premier nœud phénoménologique de la maternité. Monique Bydlowski insiste sur ce moment comme une phase de transformation profonde : « Pendant la grossesse, la jeune femme opère un lent retrait de son monde familial. Ses investissements amoureux et professionnels sont en perte de vitesse. Elle traverse une crise maturative »<sup>9</sup>. Ces bouleversements, physiques et émotionnels, exposent la femme à des inquiétudes diffuses et des sentiments ambivalents mêlant rejet et solitude.

---

7 Froidevaux-Metterie définit un nœud phénoménologique comme « une transformation corporelle qui infléchit le cours de nos vies de façon définitive, et modifie en profondeur tant l'image intime que le statut social et les attentes politiques qui y sont associées ». C. Froidevaux-Metterie, *Un si gros ventre*, op. cit., p. 44.

8 M. Bydlowski, *Devenir mère. À l'ombre de la mémoire non consciente*, Paris, Odile Jacob, 2020, p. 77.

9 *Ibidem*, p. 27.

Tous ces affects, décrits par Bydlowski, trouvent une illustration littéraire dans les romans analysés, où les héroïnes éprouvent des difficultés professionnelles, relationnelles et émotionnelles.

Dans *Un heureux événement*, Barbara se détache de son travail universitaire dès qu'elle devient « un corps »<sup>10</sup>, perdant tout intérêt pour la philosophie. Cette rupture annonce l'effacement de sa subjectivité au profit de sa fonction maternelle. De manière similaire, dans *Fièvre de lait*, Delphine subit des difficultés professionnelles. Ses collègues la rejettent implicitement à l'annonce de sa grossesse. De plus, ses arrêts maladie suscitent leur incompréhension : « Après tout, elle était enceinte, pas malade »<sup>11</sup>. En effet, la grossesse représente pour les protagonistes une stagnation, voire une régression professionnelle<sup>12</sup>.

En plus de ces bouleversements, les héroïnes subissent une solitude relationnelle. Delphine, célibataire et rejetée par ses proches, exprime son désarroi face à son état : « Depuis le début de sa grossesse, il lui arrivait de se sentir seule » (*FL*, 99). Cette solitude la pousse même à une tentative désespérée de reconquérir son ex-partenaire. À l'inverse, Barbara, bien qu'en couple, ressent une distance croissante avec Nicolas, son partenaire, qui ne partage pas pleinement l'expérience de sa grossesse : « Pour lui, [...] j'étais mère, j'étais femme enceinte. Je n'étais plus maîtresse. [...] La distance s'installa entre nous, de jour en jour subtilement, sans faire

10 É. Abécassis, *Un heureux événement* [livre électronique], Paris, Albin Michel, 2005, loc. 335. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *HE*, la pagination suivra le signe abréviatif après la virgule.

11 Y. Behagle, *Fièvre de lait*, Independently Published, 2020, p. 101. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *FL*, la pagination suivra le signe abréviatif après la virgule.

12 Cf. C. Froidevaux-Metterie, *Un si gros ventre*, *op. cit.*, p. 31.

de bruit » (*HE*, 303). Cette description dévoile une rupture d'intimité, illustrant comment la grossesse altère les relations de couple, tout en nuisant à sa dimension sexuelle<sup>13</sup>.

Au-delà des défis professionnels et relationnels, la transformation corporelle devient pour les deux protagonistes une source majeure de trouble identitaire et de dédoublement phénoménologique. Dès qu'elles tombent enceintes, Barbara et Delphine se ressentent comme n'étant plus que des corps – « toute caractéristique physique, toute spécificité sociale même, se dissout dans l'unique état de future mère »<sup>14</sup>. Barbara, observant son corps grandissant, se sent « submergée par [sa] propre corporalité » (*HE*, 335). En effet, la grossesse, vécue comme une « expérience affective, sensorielle et émotionnelle »<sup>15</sup>, bouleverse à la fois leur corporéité et leur subjectivité. Il est impossible de les dissocier, car l'expérience féminine est toujours « vécue et éprouvée de façon charnelle »<sup>16</sup>. Barbara exprime ce bouleversement :

Être enceinte : oui, c'était proprement incroyable, phénoménal, c'était un grand vide, un grand creux en moi plus qu'un sentiment de plénitude, quelque chose qui m'emportait déjà loin de moi, loin de ma vie telle qu'elle était, telle que je l'avais conquise et décidé jusqu'alors. (*HE*, 199)

Les héroïnes prennent conscience de ces changements en observant leurs corps. Barbara, face à son reflet dans le miroir, ne parvient pas à accepter ces transformations :

13 Cf. M. Bydlowski, *Devenir mère*, op. cit., p. 46.

14 C. Froidevaux-Metterie, *Un si gros ventre*, op. cit., p. 144.

15 C. Picard, *Philosophie de l'enfantement. Cinq méditations*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 49.

16 C. Froidevaux-Metterie, *Un si gros ventre*, op. cit., p. 44.

En quelques semaines, mon corps s'est déformé, mes muscles ont fondu à vue de nez et cette saleté de cellulite a gagné du terrain d'une façon particulièrement sournoise. Un corps à la dérive. (*HE*, 270)

De même, Delphine, troublée par son ventre, ressent une étrangeté :

Depuis quelque temps, quand elle se lavait, son attention était attirée par son nombril rebondi. [...] Elle avait du mal à croire qu'elle partageait son corps. Pour s'en assumer, elle engloba de ses paumes le bombement. C'était comme toucher une autre personne. (*FL*, 71)

Ces passages montrent comment les corps féminins des protagonistes deviennent, selon les termes de Froideveaux-Metterie, à la fois « soi-même » et « autre chose que soi »<sup>17</sup>. Barbara et Delphine ont du mal à accepter leur corporéité changeante, reflet de leur future fonction maternelle, tout en ayant le sentiment de perdre leur subjectivité. Si nous prenons en considération qu'à partir d'une perspective phénoménologique, « nous sommes nos corps, alors le moment de la grossesse s'avère potentiellement synonyme d'une forme de dédoublement, quand le corps objectif cesse, assez soudainement, de coïncider avec l'être subjectif »<sup>18</sup>. D'un corps-sujet, libre et autonome, Barbara et Delphine deviennent un corps-objet, contraint de rester disponible et de s'adapter à l'être qu'elles portent. Barbara ressent intensément ce dédoublement : « J'étais habitée par un autre, un alien, un étranger qui modifiait mon corps et le dirigeait, un être qui avait ses goûts et ses désirs et qui me commandait de l'intérieur » (*HE*, 249).

Les réflexions des deux héroïnes prouvent aussi la justesse des observations d'Iris Marion Young, selon lesquelles la femme enceinte est tout simplement « décentrée, déchiré ou dédoublée, de plusieurs façons. Elle

---

17 *Ibidem*, p. 146.

18 *Ibidem*, p. 63.

fait l'expérience de son corps comme étant à la fois elle-même et pas elle-même »<sup>19</sup>.

De plus, dans une perspective phénoménologique, leur ventre enceint est associé à une forme d'envahissement. C'est d'ailleurs la raison principale pour laquelle leur grossesse est une période marquée par l'ambiguïté émotionnelle<sup>20</sup>, derrière laquelle se cache l'incompréhension des autres et des sentiments de perte et de solitude, car « l'expérience vécue du corps enceint est celle d'une objectivation radicale, synonyme de dépersonnalisation. Les femmes ne sont plus alors que des corps ; toute caractéristique physique, toute spécificité sociale même, se dissout dans l'unique état de future mère »<sup>21</sup>.

### *L'accouchement*

Si la grossesse représente pour la femme une « entrée fracassante dans le réel du corps »<sup>22</sup>, l'accouchement, le deuxième nœud phénoménologique de la maternité, est tout autant profondément lié à la corporeité féminine, étant une expérience de dépossession corporelle<sup>23</sup>. De plus, le premier accouchement est une

---

19 I. M. Young, « Pregnant Embodiment : Subjectivity and Alienation », [dans :] *Eadem, On Female Body Experience*, New York, Oxford University Press, 2005, p. 46, 47, trad. A.L.

20 C'est déjà S. de Beauvoir qui insiste sur l'ambivalence de l'expérience vécue de la maternité : « La grossesse est surtout un drame qui se joue chez la femme entre soi et soi, elle la ressent à la fois comme un enrichissement et comme une mutilation ; le fœtus est une partie de son corps, et c'est un parasite qui l'exploite ; elle le possède et elle est possédée par lui ; [...] elle a l'impression de ne plus être rien ». S. de Beauvoir, *Deuxième Sexe, II, Expérience vécue*, Paris, Gallimard, 2003, p. 345.

21 C. Froidevaux-Metterie, *Un si gros ventre*, op. cit., p. 144.

22 J. Aquien, *Trois mois sous silence*, Paris, Payot, 2021, p. 59.

23 C. Froidevaux-Metterie, *Un corps à soi*, Paris, Seuil, 2021, p. 284.

« expérience sans précédent, initiatique »<sup>24</sup> qui divise la vie d'une femme en un avant et un après. Lors de l'accouchement, la femme est exposée à la violence et à la souffrance physique, auxquelles elle doit faire face seule. Sans aucun doute, c'est « un moment de dés-humanisation dé-corporante »<sup>25</sup>. Dans *Un heureux événement*, Barbara, la personnage-narratrice, témoigne :

Douleur insupportable, inouïe, féroce. Douleur lancinante, rava-geante, fulgurante. Douleur de l'enfantement, douleur de l'enfance. Douleur passagère et éternelle, originaire, atroce et noble. (HE, 397)

Abécassis se sert d'un style accumulatif et d'épithètes intensives afin de traduire l'expérience sensorielle brute de l'accouchement. La répétition des termes associés à la douleur apporte une rythmique oppressante, imitant l'intensité de l'épreuve.

Dans *Fièvre de lait*, Delphine vit une expérience encore plus traumatisante. Le personnel médical, en la traitant comme un objet, la dépersonnalise entièrement :

Avant que Delphine n'ait pu saisir ce qui se jouait, l'une d'elles se mit debout sur son tabouret et planta ses coudes de toutes ses forces dans son abdomen. Elle hurla, et son cri, animal, retentit dans tout le couloir. Elle essaya de se libérer, mais l'autre soignante la maintenait fermement. Pendant ce temps, l'obstétricien tirait et le sang giclait sur sa veste blanche. Elle les supplia d'arrêter. [...] Elle baignait dans une mare de sang et de merde. (FL, 169)

Ce passage, reposant sur une hypotypose, présente l'accouchement d'une manière très naturaliste. De plus, la focalisation interne immerge le lecteur dans la perception immédiate et instinctive de Delphine. Son cri « animal » souligne la déshumanisation qu'elle subit.

Dans ces deux récits, les protagonistes, privées de compassion et d'aide, se sentent seules et isolées. Elles vivent une dépossession corporelle extrême, accentuée

24 M. Bydlowski, *Devenir mère*, op. cit., p. 10.

25 C. Picard, *Philosophie de l'enfantement*, op. cit., p. 49.

par les violences obstétricales. Le personnel médical les réduit à « un corps procréateur »<sup>26</sup>, supposé être en permanence soumis « à des dérèglements et à des douleurs, au point que souffrir en vient à être considéré comme un état naturel »<sup>27</sup>. Pour survivre à cette épreuve, elles se distancient de leur corps et s'effacent dans le processus de devenir mère. Barbara exprime ainsi sa perception post-accouchement :

J'avais été une personne qui se construisait peu à peu, à présent c'était fini. Désormais, j'étais vieille. C'était moi le passé. [...] Plus jamais je ne serais seule. [...] Je n'étais plus qu'un creux, un vide, un néant. Désormais, j'étais mère. (HE, 518-521)

À travers ces mots, le personnage fait apparaître un moi effacé par l'expérience de l'accouchement. L'usage de phrases nominales (« un creux, un vide, un néant ») concrétise cette perte de substance individuelle. Enfin, pour les deux protagonistes, l'accouchement est une expérience profondément corporelle et solitaire, éveillant à la fois peur et tristesse. Barbara avoue : « J'étais seule. [...] Avec ce bébé [...], je sentis tout le poids du désespoir s'abattre sur moi. Comme un décuage-ment à l'idée de ce qui allait suivre, une tristesse abyssale » (HE, 461).

### *Le post-partum*

Le post-partum, aux contours fluctuants et imprécis, est souvent ignoré, voire négligé. Pourtant, pour les protagonistes des romans analysés, il représente un troisième nœud phénoménologique de la maternité, une période marquée par une extrême vulnérabilité physique et psychique<sup>28</sup>. Sans doute, le post-partum est étroitement lié au corps féminin affaibli qui « déborde

26 C. Froidevaux-Metterie, *Un corps à soi*, op. cit., p. 284.

27 *Ibidem*.

28 I. Weizman, *Ceci est notre post-partum*, Paris, Marabout, 2021, p. 15.

de fluides, littéralement »<sup>29</sup>, ainsi qu'à sa psyché, car « avec l'accouchement et la grossesse, [il] constitue la phase la plus à risque pour la santé mentale des femmes »<sup>30</sup>. C'est « un épisode chaotique lors duquel la nouvelle mère se trouve envahie par des sentiments contradictoires de joie et de peur, d'accomplissement et d'écroulement, de soulagement et de désespoir »<sup>31</sup>. Abécassis et Behagle explorent cette période à travers une esthétique du chaos corporel et émotionnel, imprégné de solitude.

Dans *Fièvre de lait*, le narrateur insiste sur le fait que depuis l'accouchement Delphine s'enfonce dans la solitude : « La vie continuait sa course sans s'attarder sur elle qui venait de la donner » (*FL*, 180). La personnification de la vie crée un contraste cruel avec l'immobilité de Delphine, laissée à l'écart du monde. Chez Barbara, cette même sensation d'isolement est exprimée de manière encore plus explicite : « Je me sentais seule depuis que j'avais accouché » (*HE*, 808). Pour elle, l'accouchement marque la fin de sa vie telle qu'elle la connaissait :

Mon expérience... Depuis que j'ai un bébé, je n'ai plus de vie de couple, je ne dors plus, je ne me lave plus les cheveux, je ne lis plus, je ne vois plus d'amis. Je suis devenue mère, soit. [...] J'ignorais qu'il fallait abdiquer tous les autres rôles, qu'il fallait renoncer à la sexualité, à la séduction, au travail, au sport, à son corps, à son esprit. J'ignorais qu'il fallait renoncer à la vie. (*HE*, 804)

Monique Bydlowski, en analysant le processus de devenir parent pour la première fois, souligne l'impact de la maternité sur le couple : « L'exercice de la fonction de parents de très jeunes enfants peut même entrer en conflit avec la conjugalité et représenter pour l'équilibre du couple un facteur de risque lié à la situation

---

29 *Ibidem*, p. 80.

30 *Ibidem*, p. 166.

31 C. Froidevaux-Metterie, *Un corps à soi*, op. cit., p. 289.

d'épuisement ainsi créée »<sup>32</sup>. Ce déséquilibre de l'intimité peut aggraver la solitude de la femme-mère. Pour Barbara, le post-partum bouleverse sa relation avec Nicolas. Son partenaire, plein d'affection pour leur fille, semble l'ignorer : « Elle est sa princesse comme je l'avais été, et je suis l'impératrice détrônée » (*HE*, 561). Puisque Barbara rejette son corps maternel, leur vie sexuelle change. Lors de leur premier rapport sexuel après l'accouchement, elle se sent perdue : « J'étais mal dans ma peau. J'étais ailleurs. Mon corps était insensible, insoumis, et je ne ressentais plus rien qu'une sorte de gêne » (*HE*, 1058). Quant à Delphine, elle subit le rejet de Grégory dont elle espère faire le père de son fils.

Le post-partum représente également un moment de dépossession corporelle pour la femme. Bien qu'elle ne porte plus son enfant, son corps reste engagé dans une relation de don, notamment si elle allaite. Barbara apprécie l'allaitement, qui lui procure une satisfaction fusionnelle, tandis que Delphine le déteste, trouvant son fils « vorace comme une tique » (*FL*, 181).

De plus, le post-partum affecte également leur perception d'elles-mêmes. Devant le miroir, Delphine observe avec effroi le reflet de son corps qu'elle ne reconnaît plus :

Une fois nue, elle aperçut son reflet. [...] Son ventre dégonflé pendait. Une baudruche de chair et de peau. Une fois qu'elle avait ôté sa culotte filet, un parfum ferrugineux l'enveloppa. [...] Lorsqu'elle arriva à son bas ventre, elle se contenta d'effleurer la zone du bout des doigts. À cause de l'épissiotomie [...] elle reconnut à peine les lieux. Elle avait l'impression de tâtonner sur un membre anesthésié, une partie d'elle qui lui était étrangère, de la pulpe inconsciente et désobéissante. (*FL*, 172-174)

L'accumulation des détails physiques, associés à des termes dépréciatifs (« baudruche », « parfum

---

32 M. Bydlowski, *Devenir mère*, op. cit., p. 21.

ferrugineux »), manifeste la violence du regard que Delphine porte sur son corps, devenu étranger. Cette confrontation avec le miroir montre que son corps se transforme pour elle en objet à la fois fascinant et repoussant. Barbara éprouve une confusion similaire : « Une fois, j'ai pris un bain. En plongeant mon corps dans l'eau, je ne le reconnus pas. Il s'était modifié, même les os étaient différents » (*HE*, 1003). Comme l'observe Froidevaux-Metterie, ces réactions semblent être normales, car « [c]hacune se retrouve généralement seule face à son miroir et à ce corps qu'elle ne reconnaît pas, qui n'est pas celui d'avant, qui n'est pas encore celui d'après, mais dans un entre-deux désagréable où rien ne semble plus à sa place, où tout semble abîmé, comme dégradé »<sup>33</sup>.

Pourtant, malgré l'ambiguïté des émotions éprouvées par les deux protagonistes, il convient de rappeler que chaque femme vit différemment l'expérience maternelle. Barbara, consciente des bouleversements qu'impose la maternité, finit par accepter ces changements :

C'est vrai : elle a bouleversé ma vie. [...] Elle m'a poussée dans mes retranchements, elle m'a fait dépasser toutes mes limites, elle m'a confrontée à l'absolu : de l'abandon, de la tendresse, du sacrifice. Elle m'a disloquée, et elle m'a enfantée. (*HE*, 1524)

Cette acceptation lui permet de trouver un épaulement dans sa nouvelle vie de femme-mère, les sentiments de solitude, de dépossession et d'aliénation s'estompant progressivement. Elle en prend pleinement conscience le jour où elle sort seule :

En laissant l'enfant, ce fut comme une partie de moi que j'abandonnai. En me séparant de mon enfant, je compris que nous étions inseparables. Sans elle, je ne me sentais plus entière. [...] Elle me manquait comme si moi-même je me manquais. (*HE*, 1495)

---

33 C. Froidevaux-Metterie, *Un si gros ventre*, *op. cit.*, p. 206.

En revanche, Delphine ne parvient jamais à trouver cet équilibre. Abandonnée et épuisée, elle est incapable de se détendre et de se reposer. Elle ne distingue plus le jour de la nuit, elle est hantée par des cauchemars. Souffrant d'insomnie, elle est persuadée de s'occuper d'un intrus qui n'est pas son fils. De plus, diagnostiquée d'une psychose puerpérale, elle passe plusieurs semaines à l'hôpital psychiatrique. Même après sa sortie, elle ressent que « [c]e sentiment de solitude, si tenace, l'avait par la suite suivi partout où elle allait » (*FL*, 247). Elle se sent toujours coupable de ne pas être une bonne mère, même si elle aime son enfant, « [e]lle l'aimait, passionnément. Elle l'aimait à en mourir, à en hurler, à s'arracher les yeux pour ne plus le voir pleurer. Elle l'aurait dévoré pour qu'ils reforment leur symbiose » (*FL*, 296). Toutefois, étant une mère célibataire, elle est submergée par le fardeau de sa solitude qui est renforcée par la fatigue, la responsabilité et l'absence de soutien extérieur : « Ils étaient seuls. Elle était à jamais seule, sans jamais l'être vraiment » (*FL*, 296). Cette solitude qui l'habite la pousse au suicide, emportant tragiquement son fils avec elle.

### *Vers une conclusion*

La maternité, telle qu'elle est présentée dans les romans analysés, opère une transformation profonde dans la vie des protagonistes. En accédant à leur rôle de mère, ces femmes se trouvent confrontées à des difficultés professionnelles, relationnelles et émotionnelles. Ce qui les rapproche, cependant, dépasse la simple similitude de leurs problèmes, c'est avant tout l'omniprésence d'une solitude accablante, qui les envahit lorsqu'elles sont submergées par des peurs et des émotions ambiguës, souvent contradictoires, à l'égard de leur rôle maternel. Paradoxalement, la présence de leur enfant amplifie ce sentiment d'isolement,

nourrissant une interrogation constante sur leur aptitude à assumer pleinement ce rôle.

De plus, dès le début de la grossesse, elles perdent le contrôle de leur propre corps. Cette perte s'amorce avec les transformations physiques liées à la gestation, telles que la croissance du ventre, et se poursuit lors de l'accouchement, marqué par des violences obstétricales. Par la suite, les changements corporels du post-partum, souvent difficiles à accepter, viennent renforcer ce sentiment de dépossession. Sans aucun doute, la maternité s'impose comme « une expérience corporelle intense »<sup>34</sup> qui leur apporte des bouleversements si profonds qu'il est difficile d'en saisir tous les aspects.

L'analyse de trois nœuds phénoménologiques de la maternité (la grossesse, l'accouchement et le post-partum), tels que présentés dans les romans d'Abébassis et de Behagle, montre que ces expériences sont intensément corporelles et profondément solitaires et que « la subjectivité féminine est indissociable de la corporeité »<sup>35</sup>. L'esthétique de la dépossession, perceptible à travers les descriptions corporelles et les émotions maternelles ambiguës des protagonistes, traduit une transformation violente de leur subjectivité.

En se perdant dans cette expérience, Barbara et Delphine éprouvent de la solitude, car elles doivent redécouvrir leur subjectivité en acceptant tous les changements corporels et émotionnels imposés par la maternité. Si Barbara parvient à se reconstruire et à apprivoiser sa solitude, Delphine, étouffée par ses peurs et submergée par l'isolement et l'épuisement, échoue à surmonter les défis de la maternité. Ce contraste met en lumière la diversité des expériences maternelles, confirmant, comme le souligne Fanny Britt, que « la

---

34 C. Froidevaux-Metterie, *Un si gros ventre*, op. cit., p. 228.

35 *Ibidem*.

maternité est une expérience profondément individuelle et très difficilement comparable. [...] Les femmes vivent leur maternité différemment parce qu'elles l'accueillent chacune dans un corps différent »<sup>36</sup>.

---

36 F. Britt, *Les tranchées*, Paris, Atelier 10, 2012, p. 24.

## bibliographie

Abécassis É., *Un heureux événement* [livre électronique], Paris, Albin Michel, 2005.

Aquien J., *Trois mois sous silence*, Paris, Payot, 2021.

Beauvoir S. de, *Deuxième Sexe, II, Expérience vécue*, Paris, Gallimard, 2003.

Behagle Y., *Fièvre de lait*, Independently published, 2020.

Britt F., *Les tranchées*, Paris, Atelier 10, 2012.

Bydlowski M., *Devenir mère. À l'ombre de la mémoire non consciente*, Paris, Odile Jacob, 2020.

Froidevaux-Metterie C., *Un corps à soi*, Paris, Seuil, 2021.

Froidevaux-Metterie C., *Un si gros ventre. Expériences vécues du corps enceint*, Paris, Stock, 2023.

Minois G., *Histoire de la solitude et des solitaires*, Paris, Fayard, 2013.

Young I. M., « Pregnant Embodiment : Subjectivity and Alienation », [dans :] *Eadem, On Female Body Experience*, New York, Oxford University Press, 2005.

Picard C., *Philosophie de l'enfantement. Cinq méditations*, Paris, Classiques Garnier, 2022.

Weizman I., *Ceci est notre post-partum*, Paris, Marabout, 2021.

## abstract

### Motherhood: the time of a mother's (non)solitude

The article explores the connection between motherhood and the solitude experienced by woman-mother in two contemporary French novels: *Un heureux événement* (2005) by Éliette Abécassis and *Fièvre de lait* (2020) by Yasmina Behagle. Based on a feminist critical approach, the study highlights the omnipresence of solitude during three phenomenological nodes of female life connected to motherhood: pregnancy, childbirth, and the postpartum period. First, it examines the numerous changes that occur in a woman's life when she becomes pregnant. Then, it presents her detachment from her body during childbirth. Finally, it discusses the challenges woman face during the postpartum period. The analysis of emotional instability and the body dissatisfaction during pregnancy and the postpartum period, as experienced by the protagonists in Abécassis' and Behagle's novels, demonstrates how motherhood affects female subjectivity and intensifies a woman's sense of solitude throughout her maternal experience.

## keywords

Éliette Abécassis, Yasmina Behagle, maternity, maternal solitude, women's embodiment

## mots-clés

Éliette Abécassis, Yasmina Behagle, maternité, solitude maternelle, la corporéité féminine

## agnieszka loska

Agnieszka Loska est docteure en littérature française à l'Université de Silésie en Pologne. Dans sa recherche académique, elle se concentre sur l'aspect féminin de la littérature contemporaine. Actuellement, elle s'intéresse en particulier à l'image de la maternité et de la femme-mère dans les romans des écrivaines françaises du XXI<sup>e</sup> siècle. Elle est l'autrice de la monographie *Le néofantastique féminin d'Anne Duguél* (2020) et d'articles portant sur l'identité de la femme-mère ainsi que sur le côté féminin du fantastique et ses genres voisins dans les revues polonaises et internationales.

PUBLICATION INFO			
<b>Cahiers ERTA</b>	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
Received : 25.09.2025 Accepted : 08.01.2025 Published : 30.09.2025	ÉTUDES	ASJC 1208	
ORCID : 0000-0002-9297-398X			
A. Loska, « La maternité : le temps de la (non)solitude des mères dans <i>Un heureux événement</i> (2005) d'Éliette Abécassis et <i>Fièvre de lait</i> (2020) de Yasmina Behagle », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2025, nr 43, pp. 113-131.			
DOI : doi.org/10.26881/erta.2025.43.05			
<a href="http://www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index">www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index</a>			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			
			